

Avertissement des auteurs

Au début des années 1980, alors que le structuralisme commençait à passer de mode, ou n'inspirait plus autant de grands chantiers dans l'ensemble des sciences humaines, est apparue en France une nouvelle discipline, venue des États-Unis, qui a paradoxalement captivé un grand nombre de linguistes, de sociologues et de philosophes marxistes, mais aussi de défenseurs des langues régionales (ou minoritaires, ou minorées...) et de pédagogues du français enseigné comme langue étrangère, qui n'étaient pas tous marxistes, loin de là. Différente des linguistiques descriptive, historique et géographique, de la sociologie et de la philosophie du langage, la sociolinguistique prétendait étudier la variété et les variations de formes du langage en les mettant en relation avec la variété et les variations des rapports sociaux.

Jean Le Dù avait déjà participé en 1982 au premier symposium de sociolinguistique organisé en France, à l'Université de Rouen, par Jean-Baptiste Marcellesi et les membres du premier noyau pluridisciplinaire de sociolinguistes français. En 1984 nous assistions tous deux au second symposium réuni dans la même ville. Nous y lisions notre première communication, aux allures programmatiques, traitant de la sociolinguistique du breton. Nos motivations étaient simples : appelés à enseigner le breton à l'Université de Brest, nous nous interrogeons sur l'utilité sociale, économique et culturelle de notre travail ; sur le choix de la langue à enseigner ; sur les chances de survie à moyen terme du breton comme langue de communication usuelle, etc. etc.

Nous considérons déjà qu'autant la sociolinguistique pouvait, comme toute science et moyennant certaines précautions, posséder un volet appliqué (à l'enseignement, par exemple), autant son élaboration et son utilisation à des fins d'engagement politique ou culturel – le chercheur se couvrant de l'autorité de la science pour faire avancer des revendications – ne pouvaient que stériliser la réflexion en la soumettant à des impératifs visant davantage un pouvoir qu'un savoir.

Notre axiome commun, socle d'un accord qui dure depuis plus de trente ans, était que la Bretagne et le breton ne sont ni des sciences, ni des moyens, ni des buts en soi. Ce sont pour l'observateur des terrains d'étude dont la modeste dimension permet de percevoir finement des phénomènes de société ou de langage souvent invisibles à une plus vaste échelle, phénomènes susceptibles d'être – avec la plus grande prudence – extrapolés à des niveaux supérieurs.

Nous avons ainsi depuis longtemps observé dans nos familles ou chez nos voisins l'usage de deux registres discrets de breton, possédant chacun éventuellement plusieurs niveaux de formalisation, et qui s'utilisent selon que le locuteur est en situation de parité ou de disparité institutionnelles vis-à-vis de son interlocuteur, aussi automatiquement que le voile du palais qui fournit à la demande voyelles orales ou nasales. C'est ensuite par analogie que nous avons été amenés à identifier le même phénomène chez les locuteurs contemporains du français et à définir comme nouveau français paritaire (NFP) ce dont les linguistes ne savaient trop que faire et qu'ils désignaient du nom impropre d'*argot*. De ce dédoublement des pratiques langagières nous avons ensuite déduit un modèle de substitution du français à tous les autres idiomes le concurrençant sur « son » territoire politique, modèle plus complexe et plus précis que celui qu'on utilise généralement. Notre petit coin de terre n'était pas pour nous une patrie à défendre et à illustrer, mais bien le laboratoire d'où nous pouvions examiner le monde extérieur.

Cette position de principe nous a dès le début de notre activité placés en marge du courant principal de la sociolinguistique française, très mobilisé par la cause du corse, de l'occitan et du catalan. Pas toujours bien comprise, parfois interprétée – à tort – comme une manifestation d'indifférence, voire d'hostilité à cette cause, notre obstination à refuser de mêler recherche et militantisme nous a parfois valu de cordiaux reproches de certains de nos collègues (pas de tous, heureusement).

C'est sans doute cette disposition défensive qui explique les traces d'ironie, parfois de légère agressivité, qui émaillent – nous en prenons conscience à la relecture – quelques-uns de nos textes. Cela dit, la tolérance du milieu scientifique est telle dans notre tradition universitaire que nos longues chamailleries ne nous ont nullement empêchés de nouer avec nos contradicteurs des relations chaleureusement amicales, et qui le sont restées jusqu'à ce jour.

Nous avons répondu pendant trois décennies à des dizaines d'invitations qui nous ont incités à écrire autant de communications et d'articles. Nous avons pu ainsi année après année approfondir nos analyses de la situation du breton, puis du français et, à l'occasion, d'autres langues que nous connaissions ; proposer des concepts, des notions, des éléments de méthode qui ont peu à peu acquis une relative cohérence. Une fois rassemblée, cette production compte près de quarante textes et occupe un volume d'un bon demi-millier de pages sur nos ordinateurs.

Comme nos auditeurs à Nice, à Bruxelles ou à Leipzig, n'étaient pas de fins connaisseurs de la Bretagne, il a bien sûr fallu répéter à de nombreuses reprises les informations élémentaires indispensables à la compréhension de nos développements. Telle idée n'est pas sortie toute armée de nos cerveaux et nous avons dû en reprendre plusieurs fois l'expression avant d'en être satisfaits et d'avoir le sentiment de bien nous faire comprendre, à défaut de convaincre. Aussi les tâtonnements, répétitions et redondances ne sont-ils pas rares dans ce corpus qui a requis un sérieux élagage avant d'être mis au format d'un livre destiné à une lecture suivie.

De nombreux textes, souvent parmi les plus récents, ont été publiés dans des revues ou dans des volumes collectifs qui sont toujours disponibles à la vente chez leurs éditeurs. Nous n'avons pu nous résoudre à tous les éliminer, pour des raisons de cohérence et de continuité de l'exposé. Pour ceux dont nous pensions ne pouvoir nous passer nous avons demandé et obtenu de l'éditeur l'autorisation de publier *in extenso* les pages devenues sa propriété. Pour d'autres nous sommes contents de citer les quelques passages à nos yeux les plus originaux ou les plus significatifs. Une quinzaine d'articles enfin a été sacrifiée, parce que nous avons jugé que leur contenu n'apportait rien de plus à ceux qui figureraient déjà dans notre sélection. Leurs références sont toutefois données dans la bibliographie.

Le corpus de vingt-deux textes finalement publié ici retrace la lente maturation d'une réflexion qu'on peut au moins qualifier d'inédite. Il produit un échantillon de ce qu'est une carrière de chercheur quand elle se poursuit sans interruption sur une longue période. Il témoigne d'une collaboration scientifique et amicale durable dont nous avons connu peu d'exemples dans l'Université. Il raconte enfin l'histoire

d'une découverte et d'un tâtonnement, au hasard des thèmes proposés (imposés) par les invitants et prescripteurs. Certaines idées (badumes / standards / norme ; parité vs disparité) sont reprises sous diverses formes parce que portées par les interrogations des organisateurs de rencontres scientifiques. D'autres (idiome, répertoire, grammaire) n'ont pas eu cette chance et sont restées à l'état d'ébauches.

Les textes sont publiés tels qu'ils sont parus à l'époque de leur première impression. Seules les fautes évidentes ont été corrigées. La présentation, qui dépendait initialement des choix de chaque éditeur, a été uniformisée, pour le confort du lecteur. Les renvois aux références bibliographiques ont été placés en notes de bas de page et non entre parenthèses, dans le fil du texte, comme le veut la mode venue des États-Unis. Une bibliographie générale complète figure à la fin du volume, ainsi que deux index : noms propres d'une part, notions et acronymes d'autre part.

Ce petit livre est dans son principe même un témoin d'inachèvement. D'abord parce que nous sommes toujours vivants et que, nous stimulant l'un l'autre, nous n'avons pas cessé de travailler jusqu'à présent. Et aussi parce que nous avons la chance d'avoir une postérité : plusieurs de nos anciens étudiants, devenus eux-mêmes enseignants-chercheurs, ont fait de la sociolinguistique l'une des cordes de leur arc ; l'enseignant à leur tour, se mêlant au petit monde de ceux qu'elle intéresse, ils l'utilisent en outre dans d'autres domaines comme instrument épistémologique et comme ressource heuristique. Peut-être leurs travaux ravalent-ils quelque jour nos propositions au rang de balbutiements, voire d'errements préscientifiques. C'est tout le mal que nous nous souhaitons.